

Série Supérieure  aux Armes d'Épinal



Fontaine



IMAGERIE D'ÉPINAL
Fondée en
1796



PELLERIN & C^{ie}
Imprimeurs
Éditeurs



NOTICE SUR LA FONTAINE

Jean de LA FONTAINE naquit, le 8 juillet 1621, à Château-Thierry, en Champagne. Son père y exerçait les fonctions de maître des eaux et forêts; sa mère, Françoise Pidoux, était fille du bailli de Coulommiers.

L'éducation de La Fontaine fut fort négligée, et il donna de bonne heure des preuves d'une extrême facilité à se laisser aller dans la vie et à obéir aux impressions du moment.

Ce fut, dit-on, la lecture d'une ode de Malherbe qui fit naître en lui le goût des vers; toutefois, jusqu'à trente-trois ans, il ne composa que des essais sans valeur, qui ne furent point publiés. Le surintendant Fouquet fut son premier protecteur. Il lui en marqua courageusement sa reconnaissance en osant publier, après sa disgrâce survenue en 1661, l'*Élégie aux Nymphes de Vaux*, admirable poème où il implore le roi pour son protecteur. Puis il devint gentilhomme servant de la duchesse douairière d'Orléans, veuve de Gaston, frère de Louis XIII. Après la mort de Madame, la jeune duchesse d'Orléans, (1670), La Fontaine trouva une hospitalité de vingt-deux ans dans la maison de M^{me} de la Sablière qui le soigna et le

traita comme un enfant. M^{me} de la Sablière mourut en 1693. On cite comme un des meilleurs traits de la naïve bonhomie du poète la réponse qu'il fit à M. d'Hervart, son ami et l'ami de M^{me} de la Sablière, lequel, lorsqu'il quittait, pour n'y plus rentrer, la maison de sa bienfaitrice, venait lui proposer de le conduire à son hôtel — « J'y allais » — dit-il simplement. Ce fut là, en effet, qu'il mourut deux ans après, le 13 avril 1695, après avoir trouvé dans M^{me} d'Hervart une seconde M^{me} de la Sablière.

En 1668, à l'effet de contribuer à l'éducation du dauphin, fils de Louis XIV, il avait composé et publié les six premiers livres de ses *Fables*. Le second recueil parut dix ans après, en 1678. La Fontaine fut admis à l'Académie Française en 1684, en même temps que Boileau.

La Fontaine a défini lui-même la Fable telle qu'il l'a comprise : « une ample comédie aux cent actes divers ». Et, en effet, c'est surtout l'habile mise en scène des sujets et des personnages qui fait le charme de ses fables. Il conte comme personne peut-être n'a jamais conté; on voit ce qu'il dit : « cela peint » disait M^{me} de Sévigné. Et il n'excelle pas moins dans l'analyse des caractères que dans celle des milieux; or, avec ses bêtes qui ne sont autres que nous-mêmes, il passe en revue tout son siècle, tous les types que lui présentait cette société où il semblait vivre en distrayant et en épicurien, et dont il saisissait, sans en avoir l'air, avec une singulière pénétration, les vices et les travers. Quant au fond même et au cadre de ses petites pièces, La Fontaine les a pris à peu près partout : chez le grec Esope, chez le latin Phèdre, dans les traditions populaires, dans les romans du moyen-âge. Mais comme il l'a dit lui-même « mon imitation n'est pas un esclavage ». Et vraiment s'il n'a rien inventé, on doit convenir qu'il a inventé son style et son secret lui est demeuré. Ce secret, c'est le naturel, la grâce; c'est l'art de plaire et de n'y penser pas, toutes qualités qu'il tenait sans doute d'un admirable fond de génie, mais qu'il a développées aussi par un patient travail d'observation concentrée sur les choses de l'âme et de la nature et par une délicate recherche de l'expression juste, vraie et plaisante.

C'est dans l'exemple que le poète place l'enseignement de la fable. La moralité ne fait que le résumer. Tous ses enseignements sont de bon conseil comme l'expérience et l'on sait que l'expérience est la sagesse de la vie.

On peut dire de La Fontaine qu'après avoir élevé l'enfance en l'amusant, il charme la vieillesse dont il rajeunit le cœur et satisfait la raison.



NOMENCLATURE DES FABLES

contenues dans l'Album

Le Loup et l'Agneau
Le Chêne et le Roseau
L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette
Le Lièvre et les Grenouilles
La Forêt et le Bûcheron
La Laitière et le Pot au lait
Le Lièvre et la Tortue
L'Enfant et le Maître d'école
Le Vieillard et ses Enfants
Le Pot de terre et le Pot de fer
Le Laboureur et ses Enfants

La Génisse, la Chèvre et la Brebis, etc.
La Poule aux œufs d'or
Le Meunier, son Fils et l'Ane
Le Coche et la Mouche
L'Œil du Maître
La Vieille et les deux Servantes
L'Ane et le petit Chien
L'Ours et les deux Compagnons
Le Singe et le Léopard
La Tortue et les deux Canards
Le Berger et la Mer

Le Chameau et les Bâtons flottants
Le Renard et le Bouc
L'Écolier, le Pédant, et le Maître d'un jardin
Le Vieillard et les trois jeunes Hommes
Le Loup devenu Berger
L'Ours et l'Amateur des Jardins
L'Avare qui a perdu son Trésor
Le Loup, la Chèvre et le Chevreau
La Besace
Conseil tenu par les Rats
L'Ane et ses Maîtres
La Cigale et la Fourmi
Le Gland et la Citrouille



IMAGERIE D'ÉPINAL, fondée en 1796

SÉRIE AUX ARMES D'ÉPINAL

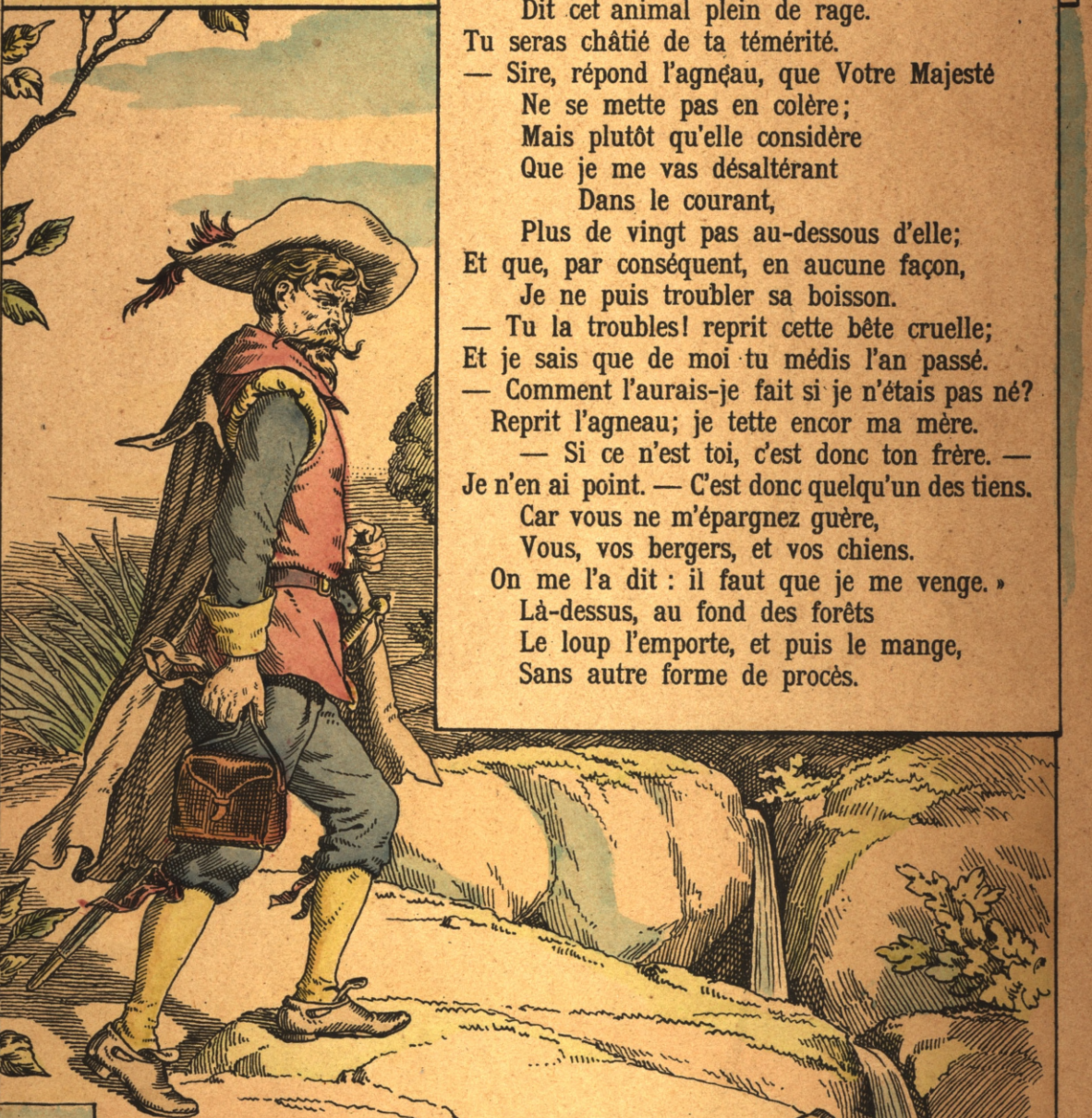
FABLES DE LA FONTAINE



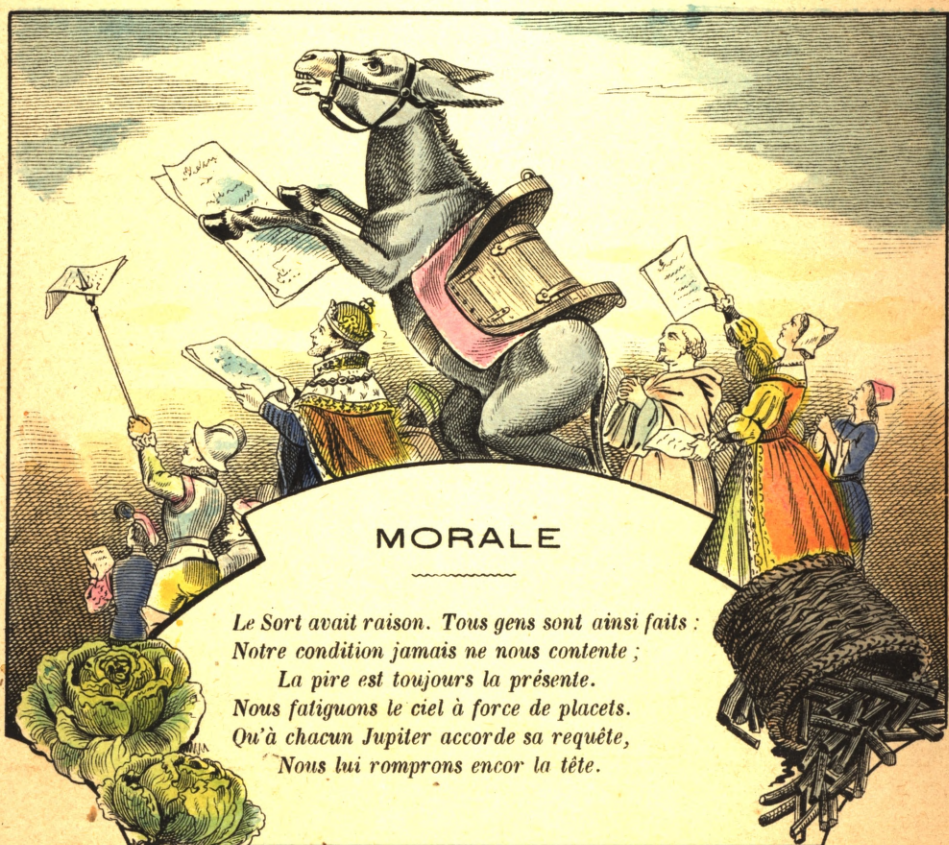
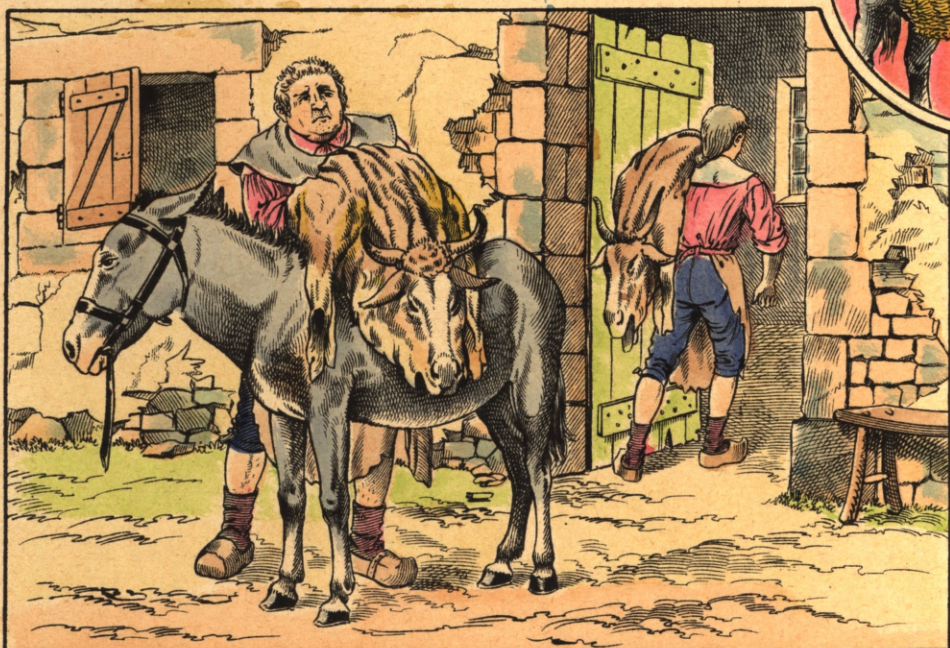
La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout-à-l'heure.



Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage.
Tu seras châtié de ta témérité.
— Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
Et que, par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
— Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère.
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. —
Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens.
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge. »
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.



L'âne d'un jardinier se plaignait au Destin
De ce qu'on le faisait lever devant l'aurore.
« Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux encore.
Et pourquoi? pour porter des herbes au marché.
Belle nécessité d'interrompre mon sommeil!
Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre maître; et l'animal de somme
Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
« J'ai regret, disait-il, à mon premier seigneur :
Encor, quand il tournait la tête,
J'attrapais, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien :
Mais ici point d'aubaine; ou, si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. » Il obtint changement de fortune;
Et sur l'état d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. « Quoi donc! dit le Sort en colère,
Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourraient faire!
Croit-il être le seul qui ne soit pas content?
N'ai-je en l'esprit que son affaire? »



MORALE

Le Sort avait raison. Tous gens sont ainsi faits :
Notre condition jamais ne nous contente ;
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui rompons encor la tête.



La cigale, ayant chanté
Tout l'été,

Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine

Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal. »
La fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.
« Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaie.
— Vous chantiez ? j'en suis fort aise.
Eh bien ! dansez maintenant. »

